

Juan A. Godoy Peñas
Memoria, identidad y literatura del yo -
Narrativas de la segunda generación de
escritores exiliados por la guerra civil española
Editorial Renacimiento (Sevilla) Biblioteca del
exilio, 2021

AGNÈS ANDRÉ
UNIVERSITÉ D'ORLÉANS
andre.agnes77@gmail.com

1. Si les écrivains espagnols exilés en Amérique et en Europe en raison de la guerre civile ont fait l'objet de nombreuses recherches en littérature espagnole, les auteurs de la deuxième génération, enfants de la guerre, nés en Espagne puis exilés avec leurs parents, ont été quelque peu occultés, alors même que leurs textes font partie intégrante du patrimoine littéraire et culturel de l'Espagne. Constatant cette situation, Juan A. Godoy Peñas, enseignant à l'université de Cincinnati, spécialiste de littérature espagnole du XX^e siècle, a consacré sa thèse aux différentes écritures du moi produites par cette génération d'auteurs. Dans cet ouvrage préfacé par Angelina Muñiz Huberman, poétesse, romancière et essayiste hispano-mexicaine, fille d'exilés républicains et figure emblématique de la Génération *Nepantla*, l'auteur se livre à une étude exhaustive de cette littérature fondée sur la quête d'identité, en analysant les œuvres d'une trentaine d'auteurs exilés en Amérique, en Europe, en Russie... Dans cet ouvrage très dense et érudit, l'auteur analyse les textes écrits par ces auteurs au prisme de leur expérience vitale tout en se référant à de nombreux ouvrages théoriques sur les thèmes de l'écriture autobiographique, de l'exil, de la mémoire... C'est essentiellement sur le concept de nation que repose cette étude qui tend à montrer que des auteurs issus de l'exil républicain à travers le monde forment une génération littéraire en quête d'identité nationale.
2. Après avoir longuement défini, dans un premier chapitre, un cadre théorique dans lequel il associe l'identité à la nation, insistant sur la difficulté pour un exilé de construire son identité nationale, entre souvenirs du

pays d'origine et espoir du retour, Juan A. Godoy Peñas consacre les deux chapitres suivants à la situation particulière des enfants d'exilés républicains espagnols : l'écriture comme outil de la quête identitaire fait l'objet du deuxième chapitre tandis que le suivant montre que cette quête va à l'encontre de la conception traditionnelle de la nation. Enfin, dans les deux derniers chapitres, l'auteur revient sur deux personnalités de cette deuxième génération : l'hispano-mexicaine María Luisa Elío Bernal et le franco-espagnol Jorge Semprún.

3. L'auteur fonde sa réflexion sur le concept de nation dans la mesure où il réunit toutes les notions qui participent de l'identité du sujet, à savoir le lieu, le temps et le langage. Or, lorsque l'individu est confronté à l'exil, cette unité est mise en question : dans quel espace l'exilé se trouve-t-il ; à quel temps historique appartient-il ; quel langage lui permet de concevoir la réalité et de la partager avec autrui ?
4. L'exil apparaît avant tout comme expulsion d'un espace. L'exilé est condamné à vivre hors de sa terre, d'où l'emploi du terme « *destierro* » qui exprime parfaitement en espagnol l'idée de l'expulsion de l'individu de sa terre et renforce la dimension spatiale, territoriale, de l'exil.
5. Un autre terme associé à l'exil est celui de « *desarraigo* » qui exprime l'arrachement à la terre ainsi que la souffrance de l'individu qui n'appartient à aucun espace alors qu'on tend à considérer comme essentiel le lien entre l'individu et l'endroit où il est né. La question est posée : peut-on être d'une nation où l'on n'est pas ? La langue espagnole traduit parfaitement cette ambivalence: *¿uno puede ser de una nación donde no está?*
6. En outre, hors de la nation, l'individu est hors de l'espace mais aussi du temps historique que celle-ci constitue. Ainsi l'exil est-il « *destiempo* » tout autant que « *destierro* ». Absent de sa terre et son histoire, l'exilé doit renaître ailleurs et s'intégrer dans le présent historique de sa terre d'accueil, comme si ce qui s'était passé auparavant n'avait pas existé : un vide perçu comme angoissant quand on se situe entre deux temps historiques auxquels on n'appartient pas. En outre, s'il tente de trouver sa place entre deux espaces et deux temps, la situation de cet exilé de la deuxième génération est d'autant plus confuse et emprunte de nostalgie que ce passé qui a existé ailleurs est celui de l'enfance. L'on en revient au déracinement – « *desarraigo* » – : privé de ses racines, l'exilé est privé de sa terre et de sa filiation, son origine. La quête identitaire de ces exilés donne lieu à des perceptions

confuses de l'espace et du temps qui s'expriment dans des récits hybrides, non linéaires, oscillant entre deux dimensions – deux espaces et deux temps.

7. Subissant l'exil décidé par leurs parents, contraints de quitter l'Espagne au cœur de l'enfance ou l'adolescence, au moment où l'individu forge sa personnalité, la quête d'identité sera pour la deuxième génération d'exilés républicains espagnols aussi complexe qu'essentielle – sans doute davantage pour eux que pour leurs parents.
8. Si l'expression « génération *Nepantla* » – terme signifiant « au milieu » en nahuatl –, désigne traditionnellement les auteurs hispano-mexicains exilés de la deuxième génération, elle pourrait concerner tous les enfants d'exilés républicains espagnols, quelle que soit leur terre d'accueil, par sa référence à la liminarité. En effet, comme le souligne Juan A. Godoy Peñas, la thématique de l'exil est omniprésente dans leur œuvre : non seulement ils perçoivent le monde qui les entoure au prisme de l'exil, mais celui-ci apparaît comme un acte fondateur. Leur trajectoire de vie et leur quête identitaire sont axées sur cet événement qui les a arrachés à leur pays et à leur enfance. Bien qu'eux-mêmes n'aient rien décidé ou choisi, ces « enfants de la guerre » sont parties prenantes de la guerre civile espagnole dans la mesure où on leur assigne l'idéologie de leurs parents, l'idéologie républicaine qu'ils ont reçue en héritage. On constate d'ailleurs qu'à l'instar des références à l'exil, les allusions à l'enfance, souvent perçue comme un paradis perdu, sont récurrentes dans les œuvres de ces auteurs. La nostalgie est d'autant plus prégnante que ces enfants d'exilés vivent à l'ombre de l'Espagne républicaine, le regard tourné vers le pays où ils sont nés, un pays idéalisé. Au Mexique notamment, les jeunes Espagnols sont éduqués selon les principes de la *Institución Libre de Enseñanza* dans des établissements fondés par les exilés républicains, tels que el *colegio Madrid* ou el *instituto Luis Vives*. De nombreuses familles, au Mexique ou ailleurs, sont animées par l'idée du retour dans une Espagne libérée de Franco, ce qui rend difficile l'intégration des enfants dans le pays d'accueil. L'Espagne étant à la fois leur passé – leur enfance – et leur futur – le retour –, ces enfants qui vivent entre deux temps et entre deux mondes peinent à forger leur identité, ce qui transparaît dans des œuvres où les thèmes de l'exil et de l'identité fragmentée sont omniprésents.

9. Juan A. Godoy Peñas nous invite à nous demander si le langage peut être considéré comme une patrie : un espace dans lequel l'exilé privé de lien géographique et temporel pourrait construire son identité dans un cadre, au sein d'une communauté. Exclu de son espace et de son temps, l'exilé fait de l'écriture une arme pour ne pas disparaître. Le discours lui permet de récupérer et réparer son identité. Le sujet, fragmenté par l'exil, se reconstruit par un discours qui mêle réalité et fiction, individuel et collectif, mémoire et imagination, passé et présent, ici et ailleurs. Ainsi le discours autobiographique n'est pas une simple reproduction de la vie : celle-ci est transformée par la conscience du souvenir qui donne lieu à une reformulation du vécu et, par là-même, à la création d'un autre moi. La vérité recréée par le langage est autre, mais vraisemblable. Cette mimesis constitue la vérité autobiographique.
10. L'écriture permet à l'exilé d'exister et d'être (*ser* et *estar*) dans le langage. Le sujet qui a renoncé à « être dans » ou « être de » la nation, conscient que l'exil est son identité puisqu'il ne peut pas être (*ser*) où il n'est pas (*estar*) existe alors dans le langage, où il devient un être déterritorialisé, un sujet nomade, affranchi de la nation. La déterritorialisation acquiert une dimension politique : selon Deleuze et Gattari, c'est un état idéal qui permet de rester en marge des liens sociaux et de se détacher du capitalisme. Dans le contexte de la guerre civile espagnole puis du franquisme, le choix de la déterritorialisation permet aux enfants des républicains espagnols exilés de se tenir en dehors du pouvoir de l'État répressif et autoritaire et de s'opposer au discours national officiel qui les a privés de leur nation et par là-même de leur identité. Le nomadisme apparaît donc comme une forme de résistance à l'assimilation et à l'homologation aux formes dominantes de représentation du moi, comme une forme de liberté.
11. Beaucoup d'enfants de la guerre se construisent une identité nationale « déterritorialisée ». Conscients que l'Espagne idéalisée est un leurre et que le retour est vain, ces exilés veulent être et exister hors de la patrie et se considèrent comme des sujets nomades. Ils rompent avec l'idée de patrie qui constitue traditionnellement l'identité et revendiquent leur non-appartenance à une nation. Cette conception transnationale de leur identité, qui dépasse la nation, la patrie et les frontières, permet de se sentir membre d'une communauté hors de son pays. Contrairement à l'exil qui est subi, le nomadisme est revendiqué. C'est une manière s'assimiler la déterritorialisation pour en faire une force, en l'occurrence un langage, une écriture. Juan

A. Godoy Peñas emploie le terme de « poétique », en ce sens que le nomadisme crée cette identité à la fois individuelle et collective qui permet au sujet d'appartenir à une communauté.

12. Si l'écriture du moi prévaut parmi les auteurs de cette génération, elle prend des formes très diverses. Les auteurs non-professionnels, qui se présentent avant tout comme des témoins, écrivent essentiellement des « journaux », « carnets » ou « lettres » tandis que les écrivains professionnels tendent à ignorer la frontière entre réalité et fiction. Pour ces derniers, le récit de la réalité et la quête d'identité vont de pair avec la démarche esthétique, ce qui se traduit par la prédominance des autofictions. Ce recours narratif invente un moi qui accède à son identité à travers le langage : l'imagination participe de la création d'identité et confère une plus grande liberté pour interpréter et représenter le moi. Ainsi, la vie de l'exilé prend forme et sens à travers la mimesis autobiographique qui permet de créer un récit réaliste ou vraisemblable que le discours peut transmettre. En outre, la fiction permet d'exprimer des souvenirs imprécis, voire transmis, se substituant en quelque sorte à la mémoire. Le recours à l'imagination est assumé par ces écrivains, comme l'illustre le terme « pseudomemorias » choisi par Angelina Muñiz Huberman pour définir certains de ses textes. L'auteur conclut avec le lecteur à la fois un pacte autobiographique et un pacte romanesque, l'essentiel étant de l'interpeler par un récit vraisemblable. L'altérité est fondamentale dans ces récits du moi, la quête identitaire s'inscrivant dans une dimension collective. Ainsi, Juan A. Godoy Peñas souligne l'importance de la transmission et le besoin de reconstruire une mémoire individuelle et collective : la mémoire individuelle inhérente à l'identité du sujet existe au sein d'une mémoire collective conçue par le biais d'un langage hybride et transculturel qui devient la patrie des exilés ne se reconnaissant dans aucune nation. Par ailleurs le recours à la fiction permet de se libérer, de s'émanciper du discours officiel : le discours « artistique » répare en quelque sorte le discours historique trahi par le pouvoir dominant. Ces auteurs produisent donc un discours alternatif, à l'encontre de l'identité espagnole unique, et utilisent le langage comme arme de résistance. Le nomadisme devient subversif.

13. Parmi les exilés cités par Juan A. Godoy Peñas, on peut retenir le cas de María Casares, actrice franco-espagnole exilée en France en 1936 à l'âge de 14 ans. Elle veut incarner en France l'Espagne errante, autrement dit la diaspora, et se présente comme la porte-parole de tous les exilés et

migrants, quel que soit leur pays d'origine. De plus, elle se prévaut de sa nationalité française pour représenter la France en Espagne. Cette attitude illustre parfaitement la dimension engagée d'un nomadisme assumé et revendiqué.

14. Quant à l'universitaire et écrivain hispano-mexicain Carlos Blanco Aguinaga, dont la famille, basque, a gagné le Mexique en 1939 après plusieurs années d'exil en France, il a surtout travaillé et vécu aux États-Unis, consacrant ses recherches à la littérature espagnole, à la culture basque ainsi qu'à la culture chicana. Son parcours reflète les notions de transterritorialité, de transnationalisme et de transculturalisme, issues de l'exil.
15. À travers le parcours de la vie et de l'œuvre littéraire et cinématographique de María Luisa Elío Bernal, Juan A. Godoy Peñas invite à considérer le thème du retour. Citant l'autrice – « *Ahora me doy cuenta de que regresar es irse* » – qui, après avoir éprouvé pendant 30 ans la nostalgie d'une Espagne idéalisée, vit un retour douloureux dans le pays de son enfance et prend conscience que le retour est un leurre, du fait de sa dimension à la fois spatiale et temporelle. Puisqu'il est vain de retourner en Espagne pour revenir à l'enfance, il faut se résigner à quitter une identité nourrie du passé et d'une nation idéalisée pour s'ancrer dans le présent : un présent « trans-temporel » qui n'est ni celui de l'Espagne ni celui du Mexique. En puisant dans les souvenirs, María Luisa Elío Bernal laisse le passé à sa place et incorpore le sujet au présent. Il s'agit pour l'exilé de transformer la mémoire traumatique en mémoire narrative et de réparer le moi par le biais de l'écriture. Ainsi l'écriture permet à l'exilé de réconcilier le moi enfant et le moi adulte, mais aussi le *ser* et le *estar*, l'Espagne et le Mexique, créant son identité d'être nomade, déterritorialisé, transnational.
16. Enfin, en évoquant l'homme politique et écrivain franco-espagnol Jorge Semprún, Juan A. Godoy Peñas aborde les thèmes de la mémoire individuelle et collective et de l'engagement.
17. Pour Jorge Semprún, il est essentiel de raconter pour affronter les traumatismes et surmonter les échecs mais aussi pour témoigner, pour lutter contre l'oubli et pour transmettre. Ainsi l'engagement est inhérent à l'identité de cet homme qui conçoit le discours comme un espace de communication avec le lecteur et un moyen de créer une mémoire collective. En effet, Jorge Semprún exprime la volonté de construire une mémoire inter-culturelle qui lie les sujets opprimés et étouffés par les dictatures. Pour

aider le lecteur à entrer dans cet espace, il recourt à la fiction afin de concevoir à partir de la mémoire des événements passés un espace de communication sociale tourné vers le présent : l'autofiction, pacte ambigu, à la fois autobiographique et romanesque, favorise l'entrée du lecteur dans cet espace, de sorte que le récit acquiert une fonction éducative et sociale et participe à la mémoire collective. Notons que Jorge Semprún s'adresse à un public à la conscience supranationale car lui-même se revendique comme un étranger, un réfugié, un être nomade et déterritorialisé, dont le discours est d'autant plus cosmopolite qu'il est bilingue. Si l'engagement est son principal trait identitaire, l'écriture est sa patrie, l'espace de communication qu'il crée par son langage, dans lequel il trouve sa place et forge son identité au sein d'une communauté, au-delà des axes spatio-temporels et culturels de la nation.

18. Le concept de nation et le rôle de l'écriture dans la construction de l'identité apparaissent comme les principaux axes de cette étude des auteurs de la deuxième génération d'exilés républicains espagnols à travers le monde, quel que soit leur pays d'accueil et leur langue d'écriture. Si les voix narratives divergent selon le parcours et la personnalité des auteurs, les œuvres présentent de nombreuses similitudes en termes de langage et de thématiques, ce qui témoigne du traumatisme subi par ces « enfants de la guerre », victimes de l'exil, qui forment leur identité et leur patrie par le biais de récits autobiographiques. Oscillant entre mémoire et fiction, ces textes hybrides reflètent l'identité fragmentée et frontalière de leurs auteurs qui se situent, en raison de leur expérience de l'exil, entre deux mondes.